

# **Le mensonge des mères**



# Le mensonge des mères

*Jeanne Yliss*

ROMAN

*Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

ISBN papier 979-10-359-6152-7

Dépôt légal : mai 2022

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Jeanne YLISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.





**Retrouvez-moi sur mon site internet [jeanneyliss.fr](http://jeanneyliss.fr)  
Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook  
[@jeanneyliss](#)**

*Il y a toujours de la place pour au moins deux vérités*

Colum MCCANN



# PROLOGUE

*Sous un cerisier, une petite fille jouait à la poupée et à la dînette. À quelques pas, sur une terrasse ombragée par une vigne vierge touffue, les deux femmes discutaient, installées dans des fauteuils en osier aux coussins moelleux. Accrochées çà et là aux rebords du toit, des grappes de cloches à vent tintaient à chaque frémissement de la brise, dans un carillon mélodieux. Quelques abeilles voletaient, attirées par les fraisiers dont les fruits gorgés de sucre embaumaient l'atmosphère.*

*— Une orangeade ? demanda la femme enceinte.*

*— Avec plaisir, répondit la jeune mère, dont le bébé dormait paisiblement au creux de ses bras. Alors, c'est pour bientôt, tout est prêt ?*

*— J'ai hâte !*

*La femme enceinte caressa son ventre dans un sourire puis servit la boisson.*

*— Je reviens, je vais aux toilettes. Tu connais les joies de la grossesse : vessie compressée en permanence, je passe ma vie sur le trône ! J'en profite pour rapporter des glaçons si tu en veux. Tu veux des glaçons ? Il fait si chaud !*

*— Volontiers, répondit son invitée.*

*La femme enceinte claqua la porte si fort qu'elle réveilla le bébé. En guise de protestation, celui-ci se mit à pleurer avec véhémence. Les cloches à vent ondulaient en rythme, au gré de la brise, en une mélodie aérienne, cristalline, mais cette berceuse ne suffit pas à apaiser le nourrisson.*

*— Là, tout doux, mon petit cœur. Rendors-toi.*

*La petite fille en avait assez de jouer, elle délaissa sa poupée. La jeune mère se mit à chanter, mais le bébé redoubla ses cris aigus.*

*Elle se leva pour l'apaiser avec davantage d'aisance. Elle fit quelques pas sur la terrasse, en veillant à rester à l'ombre. Elle lui caressait tendrement la joue de la pulpe de son pouce, le balançait au rythme de ses brefs allers-retours. Elle fredonnait une berceuse sans le quitter des yeux, le rassurant d'un sourire, de son affectueuse présence. Mais le bébé ne se calmait pas. Les membres crispés, ses petites lèvres contractées, le front plissé, il s'époumonait, sous le coup de la peur, du stress et sans doute de la chaleur. Il se tordait dans les bras de sa mère malgré tous les efforts déployés par cette dernière, absorbée et contrariée par le chagrin de son nouveau-né.*

*La femme enceinte revint avec un pot rempli de glaçons et un chapeau de paille qui lui servait à s'éventer. Quelques perles de sueur s'étaient invitées sur ses tempes.*

*— Eh bien, que lui arrive-t-il ?*

*— Le claquement de la porte l'a réveillée.*

*— Pardonne-moi, joli bébé, dit la femme enceinte en lui caressant le menton.*

*Elle se rassit lentement. Pour s'aider, elle se retenait aux accoudoirs du fauteuil.*

*La maman demeurait debout. Le bébé pleurait toujours. Les abeilles voletaient au-dessus de l'orangeade. Les cloches tintaient. Un avion dessinait des sillons dans le ciel limpide. La petite fille ne jouait plus sous le cerisier.*

*C'était une magnifique journée de juin. Un très beau lundi sec, ensoleillé et chaud comme tant d'autres dans le Sud de la France. Et ça aurait dû le rester, si seulement une porte n'avait pas été claquée trop brusquement.*

*Fin septembre 2019*

Vêtu d'un boxer noir à petits cœurs rouges – la touche secrète d'exubérance de ce chargé de clientèle en assurances –, il observait d'un œil incertain la marée bleue qui déferlait dans son dressing.

— Charlotte, je mets lequel ? hurla-t-il en direction de la salle de bain attenante d'où provenaient les braillements d'un sèche-cheveux.

En l'absence de réponse, JérémY s'approcha de son épouse. Du bout des doigts, elle s'appliquait à domestiquer ses boucles rebelles, armée d'un *spray* coiffant et d'un diffuseur spécial cheveux crépus.

— Le polo, je mets lequel ? cria-t-il les mains en cornet.

Il lui tapota le coude pour l'obliger à lui prêter attention et répéta sa question. Sans cesser d'admirer son reflet dans le miroir, elle suggéra : « Le bleu. Sans hésiter ! ». *Merci pour cette précieuse contribution !* Il haussa les épaules et retourna devant la penderie où toutes les nuances de bleu s'offraient à lui : bleu clair, bleu foncé, indigo, cyan, azur, cobalt. Il ne tergiversa pas davantage et s'empara du premier de la pile. Avant de le revêtir, il tâta un de ses biceps. *Hey ! Pas mal !* Il avait pris un demi-millimètre, c'était indiscutable. Peut-être le demi-millimètre qui ferait tout basculer à son avantage. Celui qui permettrait à son épouse de retrouver le regard et les mots amoureux qu'elle lui destinait avant la naissance de Jules.

Il ne s'attarda pas sur ce problème insoluble qui occupait trop souvent ses pensées. Il enfila un jean – bleu – puis sortit de la suite parentale.

— Lou ? demanda Jérémy pour la deuxième fois à travers la porte.

Les femmes de cette maison avaient la sale manie de l'ignorer, ce matin. Comme beaucoup de matins d'ailleurs. Puisque sa fille ne répondait pas, il entra. Sans surprise, il découvrit que Lou était plongée dans un livre, couchée en travers de son lit. À cinq ans, elle adorait feuilleter ses albums. Elle tentait déjà d'en déchiffrer les mots ; nul doute qu'elle saurait les décoder avant le CP. Son autre passion consistait à dessiner des choses supposées ressembler à des chevaux, des poneys et des licornes. Et à observer les oiseaux à l'aide de jumelles. Cette enfant était reposante, ce qu'appréciait son père. Il aurait aimé taquiner le ballon ou jouer à la bagarre de temps à autre, mais Lou n'était pas intéressée par ces activités.

Il s'assit au bord du lit, caressa la chevelure emmêlée de sa fille qui demanda de sa petite voix pleine d'espoir :

— Tu veux que je te lise l'histoire ?

Elle les connaissait toutes par cœur à force que ses parents les lui racontent.

— Pas maintenant, ma puce, il faut se préparer. Tu viens prendre ton petit déjeuner ?

Il déposa un baiser sur son front. Heureusement, elle avait hérité des cheveux raides de son père, ce qui ne l'empêchait pas de se trimbaler avec des nids d'oiseaux. Tous les matins, si Charlotte ne vérifiait pas, elle se rendait à l'école avec l'arrière du crâne hirsute, car elle ne brossait que ce qu'elle voyait dans le miroir. En revanche, elle utilisait des marque-pages, généralement des dessins de son cru, et hurlait si on osait corner les pages des livres.

— Tu nous rejoins dans la cuisine ? Je vais chercher Jules.

Jules donnait du *la* depuis son lit à barreaux. Il n'allait pas tarder à monter dans les octaves, si Jérémy ne s'activait pas. Ce petit être tout doux, tout jouflu, chaud comme une brioche au sortir du four au réveil, se transformait depuis quelques jours en un tortionnaire

braillard si ses parents n’obtempéraient pas rapidement à chacune de ses demandes. Ce n’était que le début s’il devait en croire Suzie, sa propre mère, qui savait tout sur tout concernant l’éducation des enfants. Et sur bien d’autres sujets d’ailleurs.

« Vous avez été trop bien habitués avec Lou. Mais les enfants, ce n’est pas que ça ! » lui avait-elle expliqué la veille, lorsqu’elle s’était invitée à boire le café dans la matinée.

Elle se promenait dans le coin. Elle n’allait pas filer sans leur faire un petit coucou. Charlotte avait commenté « Tiens, voilà Yvette Horner<sup>1</sup> » en entendant les pneus de la Peugeot crisser sur les graviers. Puis, elle était partie s’enfermer dans le cellier-débarassuanderie en prétextant du linge à repasser de toute urgence. Elle surnommait sa belle-mère « Yvette Horner », car Suzie ressemblait à la tornade rousse, laquée, très maquillée et volubile. Lors d’un Noël, Charlotte lui avait offert un tableau qui représentait un accordéon duquel s’échappaient des fleurs bigarrées. Sa belle-mère n’avait pas saisi l’allusion et avait octroyé une place d’honneur à cette œuvre qu’elle trouvait si originale et si bien peinte. À chaque nouvelle rencontre, elle précisait « Et je m’appelle Suzie. Pas Suzanne, hein ! ». Elle estimait que Suzanne était trop ringard. Elle exigeait que ce point soit bien clair dans la tête de ses interlocuteurs.

Au crissement des pneus, Jérémy, lui, s’était empressé de chausser les superbes pantoufles, imitation charentaises en synthétique, offertes par sa génitrice lors d’un précédent anniversaire. Il avait dû lui tenir compagnie jusqu’à ce qu’elle décide qu’elle avait mieux à faire. Il avait beau lui dire qu’il n’aimait pas qu’elle passe ainsi à l’improviste, rien à faire. Pourtant, elle savait que Jérémy appréciait qu’on respecte le cadre établi et détestait l’imprévu. D’autre part, sans vouloir offenser qui que ce soit, une surprise se définissait comme quelque chose d’agréable. Une visite inopinée de sa mère, égalait-elle vraiment une surprise ? *Hum...*

---

1. Accordéoniste, pianiste et compositrice française aux cheveux teints en orange vif, très maquillée et dynamique

Après son départ, il avait remis les pantoufles sous le meuble de l'entrée, prêtes à être dégainées lors du prochain passage de maman.

— Je suis là, mon Julot, je suis là !

Papa était trop lent. Julot hurlait tout son saoul, le visage rougeoyant, collant de morve et de larmes. Charlotte avait terminé son domptage capillaire, les cris déchirants du sèche-cheveux s'étaient tus, ce qui avait abaissé le niveau des décibels. Et lui avait permis d'entendre son fils brailler.

— Julot, calme-toi. Papa arrive, disait-elle à travers le baby phone caméra.

Depuis la suite parentale, elle pouvait admirer l'état de nerfs de son fils tout en continuant à se préparer et en tentant de le réconforter à distance.

— Jérémyyyyyy ? Tu vas voir Jules ? cria Charlotte depuis leur chambre.

— Je suis là, l'informa-t-il avec le même volume sonore.

Il fit un signe à la caméra pour la rassurer. Il ne la voyait pas, mais elle si. Puis il prit son fils dans ses bras et baissa d'un ton :

— Allez, mon petit poussin, viens avec papa.

Le petit poussin ne l'entendit pas de cette oreille. Il se débattit comme un fauve en cage, énervé d'avoir dû patienter une trop longue minute avant que qui que ce soit n'intervienne. Il envoya des coups de pied rageurs dans la bedaine paternelle qui s'arrondissait sous le poids des années.

Jérémy expliquait à qui voulait l'entendre qu'il avait soutenu son épouse pendant ses deux grossesses et qu'il l'avait accompagnée d'une couvade à chaque fois. À la trentaine passée, il se découvrait légèrement ventru même s'il s'appliquait à gagner tout ce qu'il pouvait lorsqu'il se déshabillait devant sa femme. C'était mignon de le voir faire. Le pauvre ! Elle n'était pas en reste, elle non plus, mais ses rondeurs lui allaient si bien. Elles étaient harmonieusement réparties. La chanceuse !

Jérémy ceintura le petit poussin pour le porter jusqu'à la cuisine. Le mâle alpha de la maison, c'était lui, bon sang ! Il serait bon que ceux qui habitaient sous ce toit s'en souviennent de temps à autre. Jules se calma un peu lorsque Jérémy l'installa dans sa chaise haute, débarrassé des bras de son père. La perspective du repas l'apaisait, il geignait en frétilant. Il reprit sa symphonie de plus belle quand il remarqua l'absence de réactivité paternelle. Il réclamait un biberon de lait, et que ça saute ! Jérémy fit chauffer l'eau puis ajouta la poudre. Les pleurs cessèrent à la seconde où Jules eut le biberon entre les mains, comme si on avait coupé le contact, les joues encore rouges et humides, des perles d'eau accrochées aux cils. Le calme revint dans la maison.

Lou fit son entrée, le nez plongé dans son album, habillée de sa combinaison de nuit à tête de licorne. Elle heurta la chaise haute de son frère ; l'étroite cuisine n'autorisait pas la distraction.

— Aïe !

Elle leva de grands yeux ébahis, comme étonnée d'être déjà arrivée à destination. Jérémy attrapa son petit pied et y déposa un bisou magique.

— Assieds-toi ma puce. Tartine de Nutella ?

— Oui, papa.

Un sourire illumina son visage. Jérémy coupa le pain, sortit la pâte à tartiner et étala le chocolat à l'huile de palme à l'aide de son couteau « spécial tartines ». Il détestait que la couche ne soit pas régulière et lisse et il s'appliquait à l'ouvrage. Il devait bien admettre que cet ustensile l'aidait à accomplir sa mission avec davantage de facilité grâce à son bout très arrondi et sa lame large sans dents.

Lou dégusta ses tartines sans leur prêter attention, toujours accaparée par ses histoires. Jules avait fini sa ration de lait, il digérait dans un silence entrecoupé de rots que Charlotte trouvait adorables. Alors qu'elle réprouvait ceux de son époux. Allez comprendre ! Jérémy profita de ce moment de calme pour s'octroyer un petit plaisir. Il pouvait bien se récompenser : il avait pédalé presque cinq

kilomètres la veille et avait fait quatorze pompes et demie au réveil. Surtout que, le lendemain, il était sûr de parvenir à atteindre son objectif de quinze. Il était furieusement déterminé. Et ce fut avec autant de détermination qu'il se tartina un bout de pain. Puis il racla méticuleusement le chocolat sur le pourtour du pot, sinon il sécherait, ce qui frisait l'insupportable.

Charlotte le coinça en flagrant délit d'entorse à leur régime. Ils avaient décidé de perdre un peu de poids et ne s'y appliquaient que très moyennement, mais chacun faisait mine de déborder d'une volonté de fer devant l'autre. Surprendre son conjoint en plein flag devenait une activité alléchante, car elle permettait de remporter une victoire gourmande.

— Vu ! dit-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Voilà qui lui donnerait le droit de s'empiffrer de cacahuètes au déjeuner sans ressentir une once de culpabilité ni craindre le moindre reproche de la part de Jérémy. Par réflexe, ce dernier se redressa sur sa chaise et rentra son ventre.

Comme tous les matins, Lou regardait sa mère avec admiration. Charlotte laissait dans son sillage des fragrances de parfum capiteux, sa jupe fuchsia virevoltait à chacun de ses pas, et le bruit de ses escarpins roses accompagnaient ses déplacements. Avec ses boucles définies à la perfection, son teint de pêche, ses joues poudrées et ses yeux bleus surlignés d'un trait brun profond, sa mère ressemblait à une princesse. Indéniablement. Jérémy le pensait aussi.

Charlotte embrassa tendrement chacun de ses enfants.

— Tout le monde a bien dormi ?

Jules ne parlait pas encore et Lou s'en était retournée à son récit imagé. Seul Jérémy répondit.

— Parfaitement bien, ma chérie, et toi ?

— Ça dépend. Tu fais allusion à quel moment au juste ? Avant ou après que tu me réveilles avec tes ronflements ?

Il aurait dû se taire, il le savait. Il rentra la tête dans les épaules. La faute à ce léger surpoids et au relâchement musculaire en



nocturne. Ses ronflements le dérangent aussi, tous deux dormaient moins bien. Et ça le stressait.

Jérémy préféra détourner la conversation.

— Tu veux un café ?

— S'il te plaît.

Charlotte chatouilla Jules qui s'esclaffa. Jérémy enclencha le broyeur de leur machine à café ultra sophistiquée. L'odeur des grains d'arabica fraîchement moulus envahit la cuisine. Il lança le mode « cappuccino » puis il déposa la tasse devant son épouse.

Il aimait la façon dont Charlotte buvait son café, avec distinction. Elle l'absorbait à petites gorgées, reposait la tasse sur la sous-tasse dans un léger cliquetis, agitait la cuillère avec un tintement enchanteur bien qu'elle ne sucre pas. Elle touillait pour refroidir la boisson et jouait avec les arabesques d'écume qui se dessinaient sous la ronde de la cuillère. Puis, elle glissait avec grâce, avec érotisme même, la pointe de sa langue sur ses lèvres maquillées afin qu'aucune trace de mousse ou de café ne subsiste. Ce réflexe avait le don d'attiser le désir de Jérémy. C'était d'ailleurs après un café qu'ils avaient conçu leurs enfants. Quand elle avait fini, une marque nette de « Frémissement incandescent », son rouge à lèvres hors de prix, laissait deviner l'endroit où elle avait déposé sa bouche délicate. Elle veillait à la mettre toujours au même endroit afin de ne pas tacher tout le rebord de la tasse. Trop vulgaire ! Alors qu'un unique dessin de bouche suggérait le raffinement, la féminité et réveillait l'envie d'un baiser. Rien à voir avec Suzie qui buvait son café cul sec avec des bruits de gorge monstrueux.

Jérémy soupira, un brin amer. Oh que oui, ça réveillait l'envie d'un baiser ! Et pas seulement. Bon sang ! Pourquoi leur couple partait-il à vau-l'eau ?

Quelques mois plus tôt encore, lorsque Charlotte buvait son café et qu'il frétillait de désir, il se jetait sur elle, la renversait sur la table, elle penchait la tête en arrière et riait à gorge déployée pendant qu'il la dévorait. C'était leur intermède impromptu. Un jeu entre eux. Elle

avait conscience que cette façon de boire le café l'excitait et elle en jouait. Lorsque Lou ne rêvassait pas dans les parages, elle proposait avec un clin d'œil :

— Un café ?

Ils filaient en cuisine et finissaient invariablement sur la table, à moitié dévêtus, haletants, heureux. N'était-ce pas beau après dix ans de vie commune ? Elle irradiait alors de bonheur là où aujourd'hui elle ne renvoyait que dédain. Un dédain qui accroissait la culpabilité de l'époux. Il ne savait plus quelle attitude adopter en présence de Charlotte. Pourtant, elle était sa femme ! Celle qui avait fait le premier pas vers lui, qui lui avait dit « oui », les yeux embués, dans le parc d'un château de l'Aude, qui le réconfortait, l'encourageait. Avec elle, il avait gagné en confiance, il avait appris à s'affirmer, à étouffer ses angoisses. Cependant, une redoutable machine arrière s'était engagée. Charlotte changeait et cela éteignait la superbe de Jérémy qui ignorait les chefs d'accusation retenus à son encontre.

Une fois la cuisine rangée et nettoyée, ils préparèrent les enfants. Quand tout le monde fut douché, habillé et les jouets ramassés, ils enclenchèrent le robot aspirateur-laveur et sortirent. Avec la tapette à mouches.

Jérémy s'assurait pour la troisième fois qu'il avait bien verrouillé la porte d'entrée. Moteur ronflant, Charlotte, installée derrière le volant, patientait dans l'allée de petits cailloux blancs, le long de laquelle s'épanouissaient des lauriers-roses. Elle regarda le ciel où quelques fines plumes cotonneuses et transparentes délavèrent l'éclat du soleil. À Narbonne, en cette fin septembre, il faisait encore bon ; ils déjeuneront sûrement à l'extérieur.

— À coup sûr, demain il pleut, commenta Jérémy qui grimpa côté passager. Profitons de ce super dimanche.

Charlotte enclencha une vitesse sans répondre. Peu lui importait la météo puisqu'ils n'avaient aucune prise dessus. En revanche, elle pouvait prédire sa météo intérieure. Possibilité d'éclairs, avec risque

d'orage, si cette journée en présence de son imposteur de mari et de sa traîtresse « d'amie » l'agaçait trop. Ces dimanches impairs devenaient de plus en plus difficiles à supporter.

À l'arrière du véhicule, Jules gazouillait dans son siège-auto. Lou lui racontait une histoire, fruit de son imagination, qui parlait de licornes, de cigognes, d'arrosoir et de tongs. Ne cherchez pas le lien, Lou ne le connaissait pas non plus, même si elle s'évertuait à en trouver un. Elle s'empêtrait dans sa narration, mais peu importe, son cadet restait très bon public : à son âge, et par défaut de compréhension, son esprit critique n'était pas encore aiguisé. Il ne relevait pas les incohérences du récit. *Quelle chance ! Profitez du monde merveilleux et magique de l'enfance, mes amours*, songea leur mère, qui soupira mentalement. Elle aurait payé cher pour retrouver sa naïveté, ses rêves et ses illusions, au pays des licornes et des cigognes où tout se déroulait entre paix intérieure et sourires. Elle songea quelques secondes à cette époque, à présent lointaine, où Jérémy lui apparaissait comme son héros pour le restant de ses jours. Il l'avait bien roulée avec ses airs de gentil gars... *Menteur !* Elle chassa cette pensée et se concentra sur la route.

La conductrice avançait au pas. Ils saluaient d'un signe de tête tous ceux qu'ils croisaient dans le lotissement. Certains à pied, promenant un chien, baguette de pain calée sous le bras ; d'autres, accompagnés de bambins qui pédalaient sur un vélo à trois roues, casque vissé sur la tête et qui s'arrêtaient dès qu'une voiture approchait. Ils ne connaissaient que très peu de leurs voisins, chacun vivant caché derrière son portail et ses murs de clôture, d'où dépassaient parfois un cyprès ou un olivier.

Arrivée à la route principale, Charlotte s'échauffa. Une boule d'appréhension s'invita chez Jérémy. Il n'aimait guère lorsque son épouse dégainait sa conduite ébouriffante, cela se terminait mal quasi invariablement. Il n'était plus aussi certain que ce dimanche allait être formidable. Il s'agrippa à la poignée de maintien du plafond avec la plus grande discrétion. Cette attitude typiquement

masculine, quand une femme tenait le volant, eut le don d'attiser la nervosité de la conductrice. Il stressait ? Autant que ce ne soit pas pour rien !

— Euh... Doucement, chérie... tâtonna Jérémy du bout des lèvres.

Charlotte tourna son visage vers lui, le temps de remonter ses lunettes de soleil avec le majeur dans un geste potentiellement suggestif. Hésitant, Jérémy ne sut pas s'il devait y décoder un message particulier. Dans le doute, il sourit. Crispé, le sourire. Elle porta à nouveau son attention sur la route avant de le rassurer :

— Bien sûr, *chéri*.

Il n'appréciait pas vraiment quand elle prononçait *chéri* en insistant sur le *ch* dans une insolence dédaigneuse. Cette crânerie le faisait se sentir ridicule. Il lâcha la poignée de maintien pour ne plus afficher ses ostensibles inquiétudes. À la place, il serra les fesses pendant tout le trajet en récitant toutes sortes de prières, doigts entortillés, front plissé.

Dans le salon encombré de jouets, de chaussures dépareillées, de magazines, cahiers et feutres, flottait une odeur de pain grillé, reste du petit déjeuner, et de cumin, épice favorite du chef qui s'activait dans la cuisine attenante. Aurélie, les bras chargés de vêtements ramassés çà et là, s'affairait à ordonner les lieux. En pyjama, Amir regardait la télévision, le pouce dans la bouche, et Gabin, qui avait libéré les gerbilles, s'amusait à leur courir après. Leur mère se fâcha alors qu'une des bestioles se faufilait entre ses jambes. Elle avait failli l'écraser.

— Non, non, non, les jumeaux ! On avait dit, interdiction de lâcher les gerbilles. Sami ! cria-t-elle à l'attention de son compagnon. Viens m'aider !

— Deux secondes, je finis de préparer la chlada<sup>2</sup>, répondit Sami dans un bruit de vaisselle et de claquements de portes de placards.

Aurélie jeta les vêtements sur le canapé et commença à s'agiter dans tous les sens pour essayer de capturer un des rongeurs. Du haut de ses quatre ans, l'espiègle Gabin se jouait de la situation. Vautré sur le sol, il trépignait et invectivait une de ses gerbilles, cachée sous le canapé :

— Souris, au pied !

— Au pied ! répéta son jumeau en écho, sans bouger du canapé ni retirer le pouce de sa bouche.

— Qui a fait entrer Mousy ? s'écria Aurélie, effarée, en stoppant net son agitation.

Leur chat venait de pénétrer dans la pièce ; nul doute qu'un bain de sang se profilait, avec, à l'issue, un drame tout en pleurs et en

---

2. Salade marocaine à base de tomates et de concombres

désespoir. Aurélie entreprit de le pourchasser. Gabin se releva d'un bond, décidé à l'aider. Amir s'était redressé sur le canapé et observait le spectacle vivant, bien plus intéressant que son dessin animé. Le chat grimpa sur la table, Aurélie se jeta dessus. Elle renversa au passage une chaise, se tordit la cheville dans un juron, mais réussit à saisir le félin avant qu'il ne s'échappe de nouveau. Elle ouvrit la fenêtre et jeta Mousy à l'extérieur, sous les applaudissements enthousiastes de ses fils.

— Bravo, maman ! Tu es la meilleure.

Elle cligna des yeux de satisfaction et sourit. Une tragédie évitée de justesse, c'était jour de chance.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ? demanda Sami qui les rejoignit, couteau à trancher en main, affublé d'un tablier taché du jus des tomates qui annonçait fièrement *Le chef, ici, c'est moi*.

— Attention ! Rat à tes pieds ! prévint Gabin.

Sami se hissa sur la pointe des pieds et se plaqua contre le mur. Il détestait les noms que son fils avait choisis pour ses gerbilles : Souris, Rat, Raton et Ratas. Il détestait les gerbilles tout court d'ailleurs. Gabin passa devant lui comme une fusée, pour rattraper son rongeur. Aurélie, appuyée contre le dossier du canapé, se massait la cheville. Amir s'était accroché à elle et lui déposait de légers baisers sur le bras. Il vénérât sa maman, il voulait se marier avec elle. Et aussi prendre le bain avec elle. Et puis se rendre au travail avec elle. Et encore manger sur ses genoux, dormir dans ses bras, briller dans ses yeux. Sami s'approcha d'elle.

— Tu t'es blessée ?

— Rien de grave, je vais mettre un peu de glace et ça ira. Tu peux aider les garçons à enfermer les gerbilles dans leur cage ?

Peu motivé, Sami fit la moue. Amir était retourné devant son écran, hypnotisé par *Cars* qu'il regardait pour la trente-six millième fois. Gabin était de nouveau allongé sur le sol. Il avait récupéré une gerbille, qu'il avait déposée sur sa tête, et celle-ci s'agrippait à ses cheveux à l'aide de ses petites griffes. Il tentait d'en amadouer une

autre, planquée sous le buffet, grâce à un bout de pomme desséchée.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda Sami.

— Sous la table.

Il regarda la pendule et souffla, désespéré. Leurs invités allaient arriver d'ici moins de deux heures et rien n'était prêt. Cette maison s'apparentait à une porcherie ; ils devraient établir un planning de ménage. Il enregistra une note mentale pour en discuter avec Aurélie. Il décida de prendre les opérations en main pour sauver leur déjeuner dominical.

— Ma puce, tu vas en cuisine et tu glaces ta cheville. Amir, tu éteins cette télé qui nous rend dingues et tu enfiles autre chose qu'un pyjama. Gabin, tu vas chercher tes sœurs. Tu leur dis que j'exige qu'elles viennent. Et sans discuter. Sinon c'est moi qui vais les chercher par la peau des fesses.

L'expression fit rire le garçon. Il s'apprêtait à monter les escaliers lorsque son père le stoppa net.

— Et range-moi ce machin dans sa cage.

— C'est pas un machin, c'est Raton, s'offusqua Gabin.

Il attrapa la gerbille qui se baladait dans sa chevelure et la remit dans sa maison après avoir déposé un baiser sur son pelage, ce qui écœura son père. En passant devant l'aquarium, Gabin remarqua deux poissons qui se coursaient comme des dératés. Ce spectacle l'amusait toujours, aussi en oublia-t-il sa mission.

— Chope-le, commenta-t-il pour motiver le poisson qui poursuivait l'autre.

Il tapa des mains avec frénésie pour encourager les concurrents. Amir le rejoignit.

— C'est qui qu'on applaudit ?

— Le orange, il veut choper le rouge !

— Gabin ! Amir ! Papa vous a demandé quelque chose !

Aurélie veillait au grain. Elle savait que les jumeaux se laissaient facilement distraire. Un grand bruit de lutte les alerta. Elle avait oublié de fermer la fenêtre, Mousy était revenu dans le salon. Sous

le buffet, le chat avait eu raison de la gerbille. Il ressortit victorieux, la queue remuante, son trophée dans la gueule, du sang qui s'écoulait de ses moustaches. Gabin et Amir se mirent à pleurer à gros bouillons. Surtout Gabin qui houspillait le chat entre deux sanglots. Aurélie pressa ses mains sur ses yeux, un goût de bile dans la bouche. Et dire qu'il n'était que dix heures...

Sami posa son couteau sur la table du salon et prit Gabin dans les bras pour le consoler tandis qu'Aurélie chassait Mousy et sa proie dans le jardin, Amir accroché à une de ses jambes. Gabin se révolta : il insistait pour récupérer le corps de la défunte afin de lui offrir des obsèques dignes de ce nom. Amir approuva. Lui aussi, il voulait un vrai enterrement.

Aussitôt, Aurélie dénicha une petite boîte à chaussures qui attendait de partir à la poubelle depuis plus d'un an. Accompagnée de ses fils, elle alla dans le jardin où Mousy s'amusait négligemment avec sa nouvelle « compagne de jeu », à quelques pas de l'entrée. Elle saisit le rongeur par la queue du bout des doigts, non sans afficher son dégoût – mais que ne ferions-nous pas pour nos enfants ? – et le glissa dans la boîte. Gabin serra le cercueil improvisé entre ses petites mains, le visage inondé de chaudes larmes.

Sami, qui avait enlevé son tablier, les rejoignit. Ils contournèrent la maison pour se rendre dans le cimetière animalier, installé sur le versant nord, où Sami commença à piocher. Ils y avaient déjà enterré une bonne trentaine de poissons, deux hamsters, un chat. Ratas inaugurait la section qui serait dédiée aux gerbilles. Quand le trou fut creusé, Soraya et Romane, les sœurs aînées, furent cordialement invitées à assister aux funérailles. Aurélie était dispensée, car il restait beaucoup à faire à l'intérieur s'ils souhaitaient accueillir leurs convives dans des conditions décentes. Les adolescentes vinrent en traînant des pieds, peu intéressées par l'évènement. En matière d'animation, on avait vu mieux pour *s'enjailler*<sup>3</sup>. Sami proposa à son

---

3. S'éclater, s'amuser en langage ado



fils de déposer la boîte dans le trou.

— Récite une petite prière, exigea Gabin en reniflant.

— Papa, une prière, approuva Amir.

Soraya pouffa. Son père lui lança un regard noir. Elle reprit son sérieux. Dès que Sami eut le dos tourné, elle donna des coups de coude à sa demi-sœur, sourire moqueur aux lèvres. Romane feignait l'affectation en essuyant ses yeux avec un mouchoir imaginaire, ce qui provoqua l'hilarité de Soraya.

— Ça suffit les filles ! Raton est mort, nous lui devons le respect.

— C'est même pas Raton d'abord, c'est Ratas ! commenta Gabin, vexé.

Il était terriblement affligé par la perte d'une de ses amies – qu'il aurait oubliée dans quelques heures – et tout le monde s'en moquait. Un pur scandale !

— Pardon, fiston, je voulais dire Ratas. Elles se ressemblaient un petit peu, d'où mon erreur.

Bon prince, Gabin en convint.

— C'est vrai, elles avaient les mêmes dents.

*Pas que*, songea Sami, mais on n'allait pas chipoter.

— Bon, on la fait, cette cérémonie, ou on dort ici ? s'impatienta Romane en laissant une bulle de chewing-gum s'écraser sur ses lèvres outrageusement maquillées pour une fillette de onze ans.

Elle avait sauté la classe de CE2, aussi venait-elle d'entrer en cinquième. Elle mutait à une vitesse fulgurante, tant dans ses mots que ses comportements. Soraya, son aînée d'une année, elle aussi scolarisée en cinquième, faisait figure d'enfant sage à ses côtés. Romane se maquillait trop, soi-disant pour camoufler son acné. Mais toute cette peinture sur le visage la faisait paraître deux ou trois ans de plus. Ce n'était pas bon, ça, pas bon du tout. Il ajouta cette réflexion à la liste des points à débattre avec Aurélie.

— On la fait. Tu pourrais peut-être lancer *La marche funèbre* de Chopin sur ton téléphone ? suggéra Sami à Romane.

Ce qui fit rire de nouveau Soraya qui prenait sur elle depuis tout

à l'heure. Gabin s'indigna :

— Tu es méchante, je te déteste. Patate !

*Patate* représentait l'insulte suprême pour le garçonnet. Toutefois, sa sœur, qui avait connu pire, ne s'en émut pas.

— Oh ça va, c'est qu'une souris, faut pas pousser non plus !

— C'est PAS une souris. C'est une gerbille, et elle avait un nom d'abord. C'était Raton.

— Ah, on n'enterre pas Ratas ? releva Sami, perplexe.

— Si, c'est qu'est-ce que j'ai dit.

— C'est vrai, il a dit Ratas, affirma Amir qui tenait la main de son frère en guise de soutien éternel.

*Hum*, pas tout à fait, mais leur père préféra se taire pour éviter un nouvel incident diplomatique. Une musique s'éleva depuis le téléphone de Romane, donnant le ton de la cérémonie. Sami s'éclaircit la voix dans un raclement de gorge puis voulut entamer son discours. Un doute survint. Zut, qui dormait pour l'éternité dans la boîte à chaussures ?

— Ratas, démarra-t-il incertain.

Il lança un regard oblique vers son fils, qui resta concentré. Sauvé, une chance sur deux de viser juste ! Il se congratula intérieurement. Il était le plus fort !

— Ratas, reprit-il avec plus d'assurance, tu étais une gerbille de qualité. Unique. Gabin adorait...

Sami leva les sourcils en direction de Gabin afin qu'il lui souffle une réponse. Devant le silence du petit garçon qui ne lâchait pas la boîte des yeux, il chuchota :

— Qu'est-ce que tu aimais chez Ratas ?

— Son rire, répondit Gabin sans hésiter. Elle avait un rire trop rigolo quand je lui racontais des blagues. Comme ça.

Le garçonnet sortit ses incisives sur ses lèvres, retroussa son nez, et poussa des *hi hi hi* pour illustrer ses propos. Il s'appliquait à imiter la gerbille avec une telle volonté que, cette fois, Soraya n'y tint plus. Elle explosa d'un rire franc et sonore, loin des *hi hi hi* de Ratas si

l'on se fiait à la démonstration de Gabin. Elle fut renvoyée sur le champ.

— Soraya, ça suffit, rentre à la maison ! ordonna Sami.

— Et moi, je peux y aller ? tenta Romane, pleine d'espoir. Je te laisse la musique.

Sami capitula. Tant pis, les obsèques de Ratas se dérouleraient dans la plus stricte intimité. Ainsi s'achèverait sa destinée.

— Vas-y, si tu veux.

Un sourire illumina le visage de la jeune fille. Elle avait un programme chargé, d'ici midi, pas vraiment le temps de s'apitoyer sur le sort de Raton, ou Ratas, peu importait son nom. Elle devait finir de se maquiller, et surtout, elle avait prévu une visio via Snapchat avec sa copine Lily pour parler de Ruben, son *crush*<sup>4</sup>. Vendredi, à la sortie du collège, il l'avait fixée avec un sourire. Elle en était certaine. Mais cette idiote de Lily lui maintenait que, non, pas du tout, il fixait Dana, leur ennemie jurée. Non, mais sérieux, elle était aveugle ou quoi ? Comment un mec aussi *frais*<sup>5</sup> que Ruben pourrait-il s'intéresser à une bouffonne pareille ?

— Dès qu'on a fini l'enterrement de Ratas, vous venez aider à ranger et à nettoyer la maison.

Elle foudroya d'un regard noir son beau-père qui l'avait interrompue dans des pensées de la plus haute importance et ruinait, au passage, son programme de la matinée. Elle reprit son téléphone. Ils inhumeraient la bestiole au chant des oiseaux. La porte d'entrée claqua sous les protestations de Romane.

— Bon, ben, on va faire au mieux, dit Sami en feignant l'enthousiasme devant la triste mine de son fils.

Il put recommencer l'éloge funèbre en compagnie de ses fils qui se tenaient dans une posture très digne – comprenez : Gabin se grattait les fesses, la larme à l'œil, pendant qu'Amir s'appliquait à se curer le nez pour en extraire la petite crotte qu'il mangerait avec

---

4. Chez les adolescents, personne sur qui on jette son dévolu

5. Utilisé chez les adolescents pour parler de quelqu'un de beau/belle, voire un peu sexy

délectation en guise de goûter.

\*\*\*

Malgré sa blessure, Aurélie avait travaillé d'arrache-pied, durant les obsèques de Ratas, pour ramasser tout ce qui traînait dans la maison. Et ce n'était pas une mince affaire ! Il ne leur restait plus qu'une heure pour nettoyer et finir de préparer le déjeuner. Les adolescentes avaient été affectées au ménage du salon. Aurélie et les jumeaux devaient ordonner le jardin avant de mettre le couvert. Aidée d'Amir, Aurélie tentait de caler la table posée à même la pelouse, comme chaque fois qu'ils recevaient. Gabin ramassait des fleurs sauvages parce qu'il avait décidé de décorer la tombe de Ratas. Sami s'activait à son poste de prédilection : la cuisine.

— Regarde ! Mon *gloss* ! s'extasia Romane qui venait de déplacer le canapé pour aspirer le sol.

Triomphante, elle leva vers le ciel l'objet de la victoire. Des semaines qu'elle le cherchait ! C'était Charlotte qui le lui avait offert. Elle au moins, elle comprenait l'importance d'être présentable en toute situation. Elle aurait *kiffé* que Charlotte soit sa *daronne*<sup>6</sup>. Contrairement à Aurélie, sa mère, qui ne se maquillait jamais, portait les cheveux courts, s'affublait de vêtements de sport quasi quotidiennement. Ce n'était pas pour rien qu'elle travaillait comme chef de rayon dans une chaîne de magasins de sport. Parfois, elle était dégoûtée qu'Aurélie soit sa mère, elle ne pouvait pas avoir de conversation avec elle sur ces sujets qui la passionnaient. Elle avait trente ans passés et elle semblait ignorer que c'étaient les garçons qui décidaient qui étaient les jolies filles ! Peu importait que le garçon soit encore plus laid ou pas. Alors, un *gloss* s'apparentait à une arme absolue, une arme fatale, ultime, indispensable pour gagner dans cette bataille sans pitié de « qui était la plus jolie fille

---

6. Mère

du collège ».

Elle laissa tomber l'aspirateur et se précipita devant le miroir de l'entrée. Elle ajouta une couche sur ses lèvres déjà suffisamment colorées. Manque de chance, ce fut ce moment que choisit Sami pour faire son apparition dans le salon, à la recherche de son couteau à trancher.

— Romane ! Au boulot.

— Oh ça va, c'est pas l'armée non plus, je fais juste une pause.

Sami serra les dents. Leur relation se dégradait, depuis peu.

— S'il te plaît, ils vont bientôt arriver et rien n'est prêt. Aide ta sœur.

Son beau-père cherchait à l'amadouer. Soraya et elle n'avaient pas un gène en commun, mais elles s'aimaient comme si c'était le cas. Elles vivaient ensemble depuis si longtemps.

— Ma sœur, dit-elle en singeant Sami, comprend qu'il y a d'autres priorités dans la vie que le ménage.

Sami abdiqua, il n'avait pas de temps à perdre dans une bataille verbale.

— Vous avez vu mon couteau ?

Les adolescentes répondirent par la négative d'un mouvement de tête.

— Mais c'est pas possible, s'agaça le cuisinier, qui avait de nouveau revêtu son tablier qui le promulguait « chef ».

Il fouilla la pièce des yeux, souleva une pile bancale de magazines entassés sur la table, et retrouva le couteau caché en dessous.

— Papa ! J'avais tout rangé, je vais devoir recommencer.

— Pardon, ma *chérinette*.

Il déposa un baiser sur la tête de Soraya puis fila en cuisine.

— Il est *vénière*<sup>7</sup>, ton vieux, en ce moment, commenta Romane en s'affalant dans le canapé.

— De fou ! J'en peux plus, ajouta Soraya qui rejoignit Romane et

---

7. Vénère : énervé en langage adolescent

croisa les pieds sur la table basse où s'éparpillaient les magazines aux pages froissées.

— Grave. Moi non plus !

— On se casse ? suggéra l'aînée dans un sourire provocateur.

Romane loucha vers la cuisine. Sami semblait très occupé, à en croire les bruits de vaisselle qui leur parvenaient.

— *Go*, dit-elle en fonçant vers les escaliers.

Soraya lui emboîta le pas, sans la moindre discrétion, avec son rire sonore. Romane claqua la porte de sa chambre et s'allongea sur son lit. Elle enfonça ses écouteurs dans ses oreilles puis fit défiler les photos de son téléphone, plus par réflexe que par réelle intention. Ses copines de classe. Les déjeuners à la plage de Narbonne dans le restaurant de mamie Nicole et papi Alain. Les vacances scolaires à la neige quand elle était en CM1. Elle qui tenait dans ses bras les jumeaux qui venaient de naître. Sa mère, Sami et Soraya à l'occasion d'un pique-nique. Un week-end avec Charlotte, Jérémy et Lou, tout bébé. Sami qui l'aidait à grimper en haut d'un arbre. Sami qui embrassait ses pommettes bien rondes de petite fille. Sa mère qui lui mangeait les oreilles. Sami qui barbouillait le bout de son nez de chocolat alors qu'elle cuisinait avec Aurélie, enceinte jusqu'aux dents. Sami, avec des barrettes coccinelles qui pendouillaient à ses cheveux crépus. Sami qui exhibait les ongles qu'elle venait de lui vernir – très mal, elle avait débordé partout – d'un rouge flamboyant. Sami qui se prêtait à toutes ses fantaisies de petite fille. Sami qui lui tenait fermement la menotte alors qu'elle avait trois ans, sucette en bouche, bonnet de travers lacé sous le cou, nez rouge, yeux plissés pour se protéger du sable battu par le vent, et Soraya accrochée à l'autre main de son père.

Sami était là, genre, depuis toujours. Il l'aimait comme sa propre fille, et elle, comme son propre père. Elle n'avait aucune raison de lui en vouloir. Elle n'avait aucune explication pour justifier la colère qu'elle ressentait à son égard depuis quelque temps.

Ça, c'était sûr, ils ne se ressemblaient pas énormément. Sami était

filiforme, de type maghrébin, avec de jolies dents blanches qu'il découvrait sans arrêt en un sourire craquant. Toujours de bonne humeur, ce mec-là. Comme sa fille. Et il s'en balançait de savoir que Romane lui ressemble ou non. Il lui avait fait une place dans son cœur, égale à celle qu'il offrait à Soraya alors qu'ils n'avaient pas la même couleur de peau ni le même sang.

Romane souffla. Techniquement, elle avait de la chance. Quand elle pensait à sa demi-sœur, la pauvre ! Elle avait une mère complètement ravagée chez qui elle devait aller un week-end sur deux et la moitié des vacances. Quand elle se rendait chez « l'autre », comme disait Soraya, elle lui manquait. Ils représentaient une drôle de famille, mais elle s'en moquait. Ces gens, c'était sa famille de cœur. Ils partageaient tout depuis si longtemps. Même le ménage.

Elle alla frapper à la porte de Soraya.

— *Meuf*, on descend. C'est pas cool de pas les aider.

Soraya, qui était grave occupée sur Instagram, grogna. Romane la tira par le bras.

— Viens, la vieille.

Cette insulte eut l'effet escompté, Soraya jeta son téléphone sur son lit avant d'en bondir. Elle poursuivit Romane jusqu'au salon. Sami les attendait en bas des escaliers.

— Vous faites quoi ?

— On cherchait des chiffons, justifia Romane.

— À l'étage ? On les range dans la cuisine depuis qu'on vit ici ! C'est-à-dire depuis toujours.

— Ah, tu vois, c'est c'que j'te disais ! argua Soraya en tirant la langue à Romane.

— Allez, mauvaise troupe, au boulot, commanda Sami.

Il saisit le torchon attaché à son tablier et les fouetta gentiment en poussant des cris dignes d'un tigre. L'humeur maussade de Romane s'évapora. Elle s'accrocha au cou de Sami et lui murmura :

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, ma beauté.

Techniquement, c'était lui son *daron*, le seul qu'elle connaissait, le seul qui l'ait soutenue jusqu'à ce jour. Quel autre père pourrait-elle avoir ?